



MADFORBOOK

ENCORE UNE BIOGRAPHIE DE **SAGAN**? PAS DU TOUT. DANS UN OUVRAGE FORT BIEN DOCUMENTÉ, À PARAÎTRE AUX ÉDITIONS HUGO & CIE, **PASCAL LOUVRIER** S'ATTACHE SURTOUT À DÉCOUVRIR CE QUI SE CACHE DERRIÈRE LE MYTHE ET L'IMAGE MÉDIATIQUE DU "CHARMANT PETIT MONSTRE".

## SAGAN UNCERTAIN SOUTIRE

Enfin évoquer Sagan sans légende. Comprendre ce regard à la fois triste et tendre, ce sourire mutin et désabusé. Comprendre pourquoi la petite fille de Cajarc, village comme on n'en fait plus, est devenue la romancière française la plus lue dans le monde. Alors que nos plumes vivantes peinent à dépasser les frontières abolies de l'hexagone. Le regard est triste et tendre, donc, un peu perdu, terriblement profond, dans un visage de garçon manqué où la lèvre supérieure ressemble à un accent circonflexe juste esquissé. Les cheveux sont courts, bruns, presque noirs, domptés non sans souffrance. Elle n'est pas encore blonde. Elle le sera plus tard, pour adoucir ces traits si peu féminins. Blonde comme Marilyn, outragée par la vie. Le menton est très prononcé, volontaire, un galet d'Étretat promis à l'éternité de la terre. Sagan

pourrait être «née» d'une mort. L'écrivain l'évoque dès son deuxième roman, «Un certain regard». Voici : «Ma mère avait perdu un fils quinze ans plus tôt, dans des circonstances assez tragiques, et en avait gardé une neurasthénie qui était vite devenue la maison même. Dans ces murs la tristesse prenait un goût pieux.» Le mot même de tristesse ne peut laisser indifférent quand on lit Sagan. Mot clé dans l'univers de l'écrivain. Ce fils se prénomme Maurice. Il est mort à l'âge de trois mois, dans son landau, peut-être de soif. Malgré une apparente jovialité, Marie Quoirez a pu devenir ce que le psychanalyste André Green nomme «une mère morte», transmettant à sa fille la mélancolie dont elle fut atteinte après la perte du nouveau-né, la contraignant, dans sa construction psychique, à devenir très vite

mature, à prendre des «raccourcis de la maturation», comme le dit Green. L'enfant puiné, pour survivre, tente de garder le sourire malgré tout. La «mère morte», encore absorbée par le deuil de son bébé, montrant par cette attitude que l'amour demeure, sinon impossible, du moins «gelé», se détourne de celui qui est vivant. Ce dernier investit massivement vers le père, lequel reste généralement inaccessible. Cette quête désespérée de sens peut entraîner un Œdipe indépassable et donc tragique. L'amour bloqué, l'imagination se développe alors précocement et les pulsions sont sublimées dans la créativité. Tout pour faire un écrivain, en somme...

Tout semble parfait. Une famille bourgeoise, aisée, unie. Le père se prénomme Pierre. L'homme est

altier et élégant, sans esprit de sérieux malgré le poste important qu'il occupe à la Compagnie générale électrique. La mère porte le beau prénom de Marie. Elle élève ses trois enfants. Dans l'ordre : Suzanne (1924), Jacques (1927) et Françoise (1935). Nom de famille : Quoirez. Un superbe appartement Boulevard Malesherbes, à Paris. Quartier chic, sans ostentation. Mais le nid familial est en province. Un petit village du Lot, Cajarc. Simplicité, discrétion. On y vit au rythme des saisons. Ce n'est pas un cliché, c'est la réalité. On y respire les odeurs de la terre, délicieuses odeurs que n'oubliera jamais la petite Françoise. Marie accouche dans la vaste maison de ses parents, les Laubard, tradition oblige. La grand-mère, Madeleine, y tient. Elle a du caractère, inutile de la contredire. On ne va pas à l'hôpital. Point final. Alors Françoise, bientôt surnommée Kiki, ou encore Francette, pousse son premier cri dans cette chambre qui a vu naître sa grand-mère, sa mère, ses frères et sa sœur. Le cri de la naissance. Elle l'évoquera dans une chanson écrite pour Johnny, « Quelques cris ». Cri de joie ? Cri d'angoisse ? Cri, en tous cas, en découvrant la vie. Dans son troisième roman, écrit en 1957, « Dans un mois, dans un an », Françoise notait déjà : « On naît en criant, ce n'est pas pour rien, la suite ne peut être que des atténuations de ce cri. » Atténuations et retour à la naissance de ce « premier hurlement ». Retour permanent, quasi nietzschéen, qui souligne les éléments inutiles et parasites d'une existence, à savoir, écrit-elle, âgée de vingt-deux ans à peine, « Les fuites, sursauts, comédies ».

## “JE NE VEUX PAS MOURIR ENCORE!”

21 juin 1935. Cri de Françoise, donc. L'été est là, avec des odeurs partout répandues dans le bleu du ciel. Le pays est âpre. Le silence y règne. La solitude aussi. Les gens, ici, sont solides et taiseux. La petite Françoise sera endurente et courageuse, malgré les excès sans cesse renouvelés. Pourtant, durant les premières années de l'enfance, le corps de Françoise est assez chétif. Son père la surnomme « le petit pruneau ». La petite dernière, il lui passe tout. Tout. Elle est l'enfant qu'on n'attendait plus. Elle a huit ans de moins que son frère, Jacques; onze ans de moins que sa sœur, Suzanne. Ça la maintient du reste dans une certaine solitude. Le dialogue s'avère difficile avec ses aînés. Alors elle s'invente un monde, parle à des personnages imaginaires, observe la nature, et commence à lire, même si elle tient son livre à l'envers, le sourire malicieux. À Paris, Julia Lafon, une fille de Cajarc, s'occupe des enfants Quoirez, en particulier

de la benjamine. L'été, Madeleine, la grand-mère, accueille Françoise pour les grandes vacances. Là encore, c'est l'apprentissage de la solitude. Heureusement, il y a la nature qu'elle explore très vite, à l'instinct. Il fait très chaud, la terre est toute ridée, mais les aubes y sont splendides. Elle s'aventure le long des rives du Lot. Elle regarde le courant dessiner des arabesques à la surface de l'eau. Enfin du mouvement! Puis l'air chaud ravive la vague d'anxiété qui lui pince le cœur. Après le déjeuner, ça la prend, comme si le temps pour atteindre le soir s'étirait interminablement. Alors la petite Françoise s'agite, court un peu partout, trébuche, s'égratigne, saigne même, mais elle ne se plaint pas. Elle continue, insensible aux bleus, aux coupures, à tout ce qui blesse son corps. La première fois qu'elle a vu couler le sang, le sien, elle s'est écriée : Je ne veux pas mourir encore! La petite sauvageonne a baissé sa garde. Mais ça ne se reproduira plus. Orgueilleuse, elle jure de maîtriser ses émotions. Toutes ses émotions.

## LE GARDE DU CŒUR

Comment percer le « mystère » Sagan? Voici le défi que s'est fixé Pascal Louvrier, professeur de lettres à la Sorbonne, dans « Un Chagrin immobile ». Son livre n'est à proprement parlé ni une enquête ni un essai. Parfois, par son ton mélancolique, il confine même à l'hagiographie. Mais jamais Sagan n'apparaît comme une sainte, seulement Françoise Quoirez, impatiente et ennuyée, devenue écrivain bien (trop?) jeune : elle a 19 ans quand paraît « Bonjour tristesse ». De nombreux témoignages sont inédits et apportent un éclairage particulier : Denis Westhoff, le fils, évoque sa mère, ou Roland Dumas, son engagement politique en Algérie... Le style de cet ouvrage épouse celui de son sujet, vif, emballant, à l'image de Sagan ivre de vitesse au volant de son Aston Martin. C'est là le charme essentiel de ce voyage dans l'intimité d'une romancière, dont le passe-temps favori était de vivre à « contretemps ».

Valentin Portier

► « Sagan, un chagrin immobile », de Pascal Louvrier, éditions  Cie, 224 p., 18,50 €. Parution le 10 mai 2012.

